

Ils traversèrent tous le lac sans incident fâcheux ; il était partout d'une profondeur égale et permettait de la sorte de transporter Paul sans danger.

Vers le soir, la colonne s'arrêta, afin de prendre du repos et de la nourriture.

Ils avaient fait plus de douze lieues ce jour-là.

LXXI

NOUVELLES ÉMOTIONS ; PÉRILS INATTENDUS

Le bateau construit par Criquet suivait le courant torrentiel du Loumani. Les passagers s'étaient rapidement accoutumés à leur nouveau moyen de transport, qui présentait des garanties auxquelles nul autre que Criquet ne s'attendait, — la hardiesse aidant.

Criquet ne faisait donc pas toujours des sottises ! Aussi il jubilait ; sa verve ne tarissait point et permettait aux voyageurs d'oublier les dangers du voyage.

La langue des matelots lui venait bien en aide dans sa nouvelle fonction de capitaine de vaisseau. Quoi d'étonnant d'ailleurs ? il avait été mousse !

— Troun de l'air ! criait-il tantôt, en se penchant au-dessus de ce qu'il appelait la chambre des machines, est-ce qu'on dort là-dedans ? Forcez la vapeur !

Tantôt il parlait de nœuds et de points noirs à l'horizon comme un homme mûri à la peine.

La nuit venait. Henri pensait aux mesures à prendre.

— Hoé ! l'amiral, s'écria-t-il en riant, faites-nous donc atterrir quelque part où l'on mange. Votre cambuse n'est qu'une bicoque, on y meurt de faim.

— Pare à virer ! Aborde partout !

Tout en commandant, « l'amiral » manoeuvrait.

Quelques moments après, les passagers mettaient pied à terre.

Criquet ayant proposé de se rendre à la chasse, afin de ne point entamer les aliments qu'ils avaient en réserve, il lui fut objecté par Henri qu'un seul coup de fusil suffirait pour déceler leur présence à des ennemis dangereux. On ne pouvait non plus songer à se servir des

arcs et des flèches qu'ils avaient en leur possession; ces armes étaient trop précieuses et devaient être conservées pour toute éventualité. Il fut enfin décidé qu'ils se contenteraient de quelques poissons, que Criquet voulut bien se charger de trouver.

Cette « gracieuseté », de la part de notre ancien sorcier noir, manqua de lui coûter la vie.

Il s'était en effet éloigné avec Henri, dans la direction de la rivière, tandis que leurs compagnons préparaient un endroit pour y passer la nuit; s'étant empêtré dans un buisson, il profita tellement de l'occasion pour se divertir, qu'Henri finit par le laisser.

Aucun des deux ne soupçonnait le danger qui menaçait Criquet.

Celui-ci venait de se tailler un gourdin d'une grosseur extraordinaire et s'occupait, avec l'insouciance qui lui était habituelle, à en frapper tous les objets qu'il rencontrait sur son passage, s'acharnant à détruire ceux qui lui offraient quelque résistance, lorsqu'il vit tout à coup se dresser devant lui un énorme rhinocéros blanc, que le bruit venait d'éveiller dans sa sieste.

Ne mesurant pas le danger de la situation dans laquelle il se trouvait, Criquet voulut asséner de toute la force de ses muscles un maître coup sur le museau de la terrible bête. Celle-ci ne lui laissa pas le temps nécessaire. A peine avait-il allongé le bras, que le rhinocéros, furieux d'avoir été dérangé et excité davantage par la vue d'une proie, bondit sur son insouciant adversaire.

Criquet, encore tout décontenancé, sentit son sang se glacer; obéissant alors à son seul instinct de conservation, il fit, presque sans le savoir, un grand saut de côté, et échappa de cette manière à sa gueule écumante; la bête le frôla de son énorme masse.

Elle n'en revint que plus terrible ensuite; voyant sa proie lui échapper, elle poussait des hurlements terrifiants.

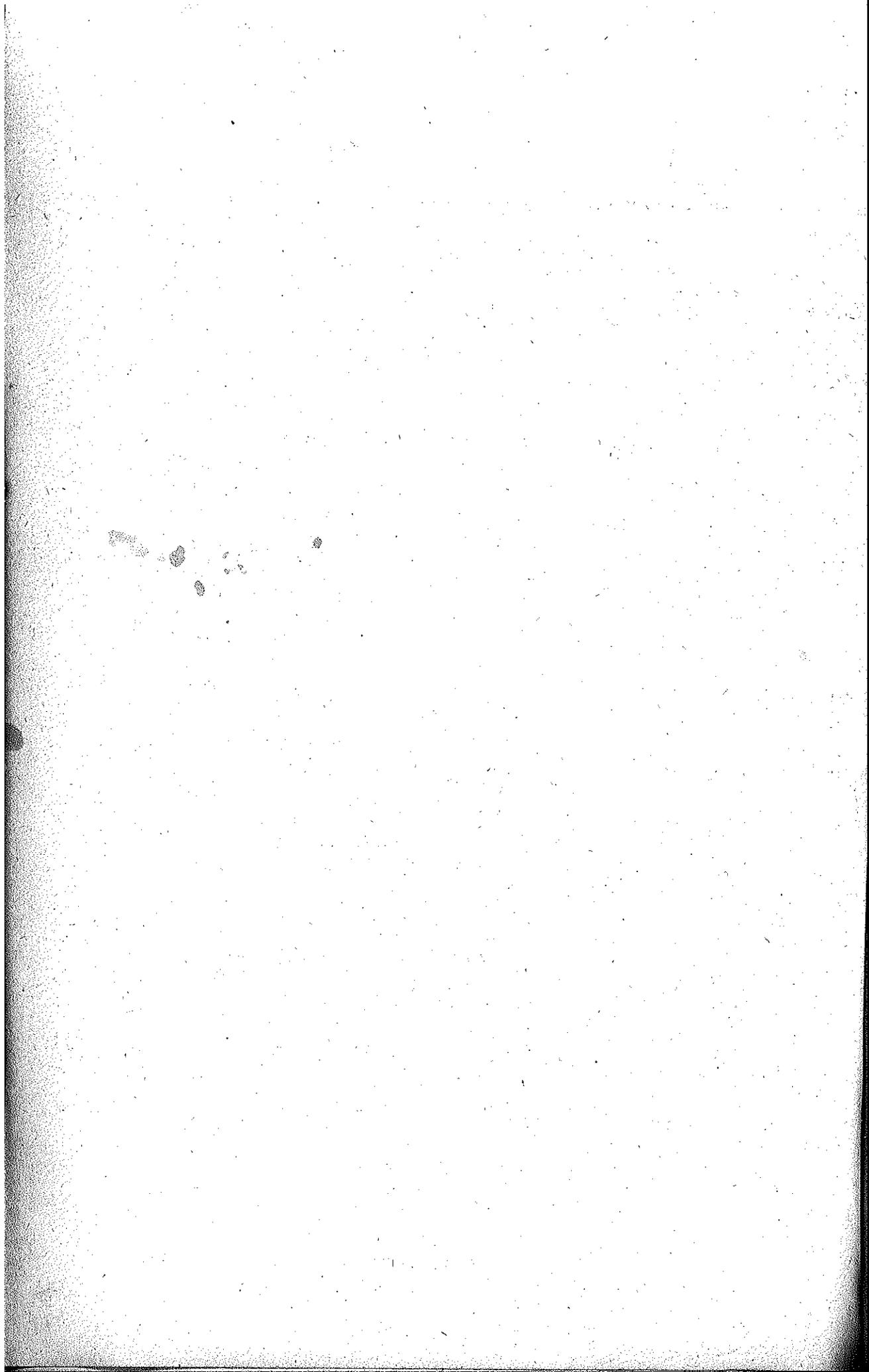
Pendant Criquet s'était quelque peu remis de sa surprise et songeait déjà, dans l'entretemps, au moyen de dresser un piège au rhinocéros. Fuir eût été impossible et inutile pour tout autre que lui; quand la bête bondit donc pour la deuxième fois, il lui échappa encore par un saut de côté, et, bondissant aussi, il gagna, par trois enjambées, un arbre renversé sur le sol, derrière lequel il se blottit.

Mais le rhinocéros gagnait du terrain, lui aussi. S'étant retourné avec une fureur nouvelle, il s'acharnait à sa poursuite.

Sur ces entrefaites Henri, attiré par le bruit, vint s'enquérir de ce qui se passait. Il vit le danger, épaula son arme et fit feu.



IL VIT LE DANGER, ÉPAULA SON ARME, ET FIT FEU. (P. 504.)



La balle ricocha sur l'épaule du rhinocéros et peu s'en fallut qu'elle ne blessât Criquet. Celui-ci profita de ce que le bruit de la détonation avait arrêté l'animal sur place, pour gagner du terrain. Il s'arrêta bientôt près d'un autre tronc d'arbre d'une grosseur plus remarquable, étendu également en travers de la route, et que de fortes branches enfoncées dans la terre maintenaient à environ soixante centimètres au-dessus du sol. D'un saut, le gymnaste du temps s'élança dans sa nouvelle cachette; le rhinocéros, qui ne pouvait contenir son élan, vint s'abattre à ses pieds, en poussant des cris de rage.

Criquet voulu alors se divertir en taquinant son redoutable ennemi. Caché derrière l'arbre, il se livra à des manœuvres qui, si elles le compensaient peut-être de la peur que le rhinocéros lui avait causée, n'en étaient pas moins dangereuses et cruelles.

Finalement celui-ci se trouva pris par la tête entre le tronc d'arbre et le sol.

En ce moment Henri crut devoir intervenir; il ordonna à Criquet de suspendre ce jeu dangereux.

Il était temps, car l'animal, dans un suprême effort, venait de soulever l'arbre par un choc violent et s'était redressé sur ses pattes postérieures. Dans l'intervalle il creusait le sol, de ses membres antérieurs. Malgré les protestations de Criquet, Henri dirigea son fusil sur le rhinocéros et lui logea une balle dans l'oreille gauche.

Criquet, devenu raisonnable à la vue du danger, y envoya au même instant un second projectile.

Le rhinocéros s'affaissa, foudroyé.

Criquet et Henri s'en retournèrent ensemble retrouver leurs compagnons qui ne se doutaient nullement du danger que les deux amis avaient couru.

Ceux-ci n'apportaient point de poisson; force fut donc d'attaquer les dernières munitions de bouche qui leur restaient.

On s'entretint longtemps de ce nouveau genre d'escapade de Criquet. Celui-ci se déclara néanmoins prêt à recommencer, si l'occasion se présentait.

D'autres aventures l'attendaient.

Le lendemain, dès que le soleil fut levé, la petite caravane rejoignit le bateau, caché dans les broussailles de la rive. Le séjour des voyageurs n'avait pas été remarqué.

Le fleuve coulait avec rapidité; on eut dit qu'il avait hâte de porter

au loin l'excès de sa charge normale. Les passagers avaient tous aidé Criquet à remédier aux imperfections, peu importantes d'ailleurs, que le voyage de la veille avait dévoilées dans son embarcation, de sorte que celui-ci ne laissait plus rien à désirer en ce moment.

Ils voguèrent toute la journée, sans encombre.

Vers le soir, Criquet, à califourchon sur le cou de son hippopotame, s'écria tout à coup, en s'adressant à ses compagnons :

— Nègres sous le vent, tout le monde à l'entrepont !

— Qu'y a-t-il ? demanda Henri.

— Il y a un village devant nous, et dans ce village il y a des nègres dans l'esprit duquel notre équipage ne pourra entrer. Ici, comme autre part, nous devons payer en monnaie de singe ; laissez-moi faire. Ils ne peuvent nous avoir vus. Rentrez tous.

Quand « l'amiral » se vit seul, il se tint prêt à tout événement. Le bateau allait vite, entraîné par le courant rapide ; il arriva bientôt dans un fourré à peu près semblable à celui où le rhinocéros avait bondi devant Criquet.

Un cri strident retentit, qui fit tressaillir l'équipage et le capitaine. Un nègre avait bondi cette fois à sa vue, fuyant comme un nuage dans la direction des cases situées plus loin, où il allait sans doute jeter l'alarme. Il renouvela son cri à plusieurs reprises.

L'on vit au même instant des nègres tout armés s'assembler sur une place du village et s'enquérir de ce qui se passait, en répétant le même cri.

Ils regardaient de tous côtés et semblaient menacer un ennemi invisible. L'un d'eux eut alors un geste rempli de terreur et de colère. Il montrait la terrifiante apparition.

Le nègre qui avait donné l'alarme arrivait en ce moment. Il les entraîna plus avant sans rien dire, avec force gesticulations.

Qu'allait-il se passer ? L'anxiété était grande à l'intérieur du bateau-hippopotame. Criquet lui-même était peu rassuré. Ses craintes ne furent néanmoins pas de longue durée ; se laissant aller à ses réflexions, il eut vite combiné un double plan de défense et d'intimidation et envisagea alors les choses avec un cœur plus léger.

Il en était à se dire qu'il avait bien l'air d'un dieu des eaux, seul ainsi, debout sur son hippopotame, et qu'un trident ou une fourche n'aurait pas fait mauvais effet dans la scène, lorsqu'il vit apparaître de nouveau les guerriers noirs. Ils accouraient en grand nombre cette fois.

Ayant d'un coup de main poussé le gouvernail, — une longue perche attachée à l'extrémité postérieure du bateau — il se dirigea résolument vers le bord, où le courant était plus faible. Puis, de la voix la plus caverneuse qu'il pût se faire, il cria aux arrivants :

— Hommes de cette tribu, écoutez les paroles du Dieu des eaux, dont la voix ne peut pas se perdre dans l'écho de vos cabanes vides, afin qu'elle ne se réfugie pas dans les ondes. Car elle ferait retirer l'eau du fleuve, pour qu'il ne coule pas dans un désert.

« Je viens en bon maître, mais redoutez ma colère, si vous osez me combattre ou résister à ma voix ! Les monstres aquatiques sortiront soudain de leurs profondes et souterraines cavernes, pour semer parmi vous ma vengeance.

Ces paroles tombaient dans l'intelligence superstitieuse des nègres. Ils n'osèrent remuer.

— Criquet ! dit Henri à mi-voix, pensez à Paul, à son passage éventuel en cet endroit.

— Silence ! quand Neptune parle ! fit Criquet, en frappant du pied sur son tronc creux.

— Oh ! qu'est-ce à dire ? continua-t-il en élevant la voix, ce peuple a-t-il trompé mon fidèle serviteur, le grand sorcier du Katanga, le savant Iziliili ? lui qui me répondait de sa fidélité à mon culte ? lui qui me disait n'avoir qu'à me présenter pour qu'on vint s'incliner devant le fétiche blanc ?

Cette phrase, accompagnée de gestes cabalistiques, eut le seul effet qui fût en ce moment nécessaire : elle désarma les sauvages en les terrifiant. Ils s'inclinèrent et ne songèrent plus à se servir de leurs armes.

— Retenez les paroles que je vais prononcer, reprit-il gravement : je visite cette partie de mon empire, pour voir si mes ordres y sont exécutés. Je gouverne les ondes ; mon frère blanc, le maître du tonnerre, vient derrière moi. S'il vient ici, dites-lui que Neptune a passé, allant au nord, où il s'en va l'attendre ; mais prenez garde, prenez garde de le mécontenter ! il est mon frère et j'écoute toujours sa voix.

La grande barque reprit alors le milieu du fleuve et se trouva rapidement hors de portée de toute flèche.

Peu de temps après un violent orage se déclarait. Le bateau était poussé avec une vitesse vertigineuse. Entièrement confiants dans sa solidité, les voyageurs n'avaient point cru nécessaire d'atterrir.

Criquet s'était solidement attaché aux cordes, et, gaillard comme un mousse exalté, il restait au poste, malgré la pluie qui l'aveuglait.

A un moment donné, son chapeau fut emporté par la bourrasque.

Quand la tourmente fut passée, la *vigie* fit sécher ses habits, mais n'ayant plus de couvre-chef il décida que, pour ses futures factions en plein soleil, l'un des compagnons eût à lui prêter son chapeau.

Une journée se passa ainsi, interrompue seulement par quelques modestes repas. La nuit promettait d'être claire et tranquille; il fut convenu de continuer la marche aussi longtemps que possible.

Quand le matin parut, le tour de Criquet étant venu pour le service de *vigie*, celui-ci fit observer à Henri que les eaux du Loumani devenaient moins courantes; des remous se faisaient sentir.

— Je crois comme vous que nous sommes proches du confluent, lui répondit celui-ci. La plus grande prudence est nécessaire.

Tous deux s'installèrent sur le pont et attendirent. Leurs prévisions se vérifièrent bientôt. En effet, la rivière contournait en ce moment un bois. A peine le bateau eut-il dépassé celui-ci qu'une plaine immense s'offrit à leurs regards. Dans cette plaine coulait une vaste rivière, dont ils ignoraient le nom et le cours.

Il fut décidé qu'on s'en informerait au prochain village, dont les premières cabanes apparaissaient à une assez grande distance de la rive. Afin d'éviter des complications de la part des villageois et pour gagner du temps, un des deux nègres devait descendre de la barque et, poussant jusqu'aux cases les plus proches, y demander la route qui menait au confluent du Louwembi.

Laurent et Susse voulurent partir ensemble pour accomplir cette mission; de cette manière, au cas où les villageois montreraient de la méfiance envers l'envoyé ou voudraient lui causer quelque préjudice, celui-ci aurait à ses côtés un aide et un défenseur.

On décida, en outre, d'aborder à quelque cent mètres en avant du village, afin que les deux nègres pussent, en faisant un détour, venir droit sur les cases par un autre chemin que celui qu'on voyait aboutir à la rive. De la sorte l'attention des habitants ne serait pas attirée sur leur point de départ.

L'abordage était difficile en cet endroit et présentait du danger. La côte, très élevée, était garnie de buissons épais, entremêlés de plantes venimeuses, le tout formant un fouillis de broussailles où pouvaient se cacher facilement, sans être aperçus ni même attaquables du côté de la rivière, une foule d'indigènes hostiles ou d'animaux malfaisants.

A cela venait s'ajouter la résistance du courant. Plus loin, en effet, la rivière jusqu'ici inconnue aux voyageurs se jetait dans le Loumani dont les eaux se trouvaient ainsi en quelque sorte arrêtées dans leur cours ; de là des remous et des tourbillons, qui faisaient à chaque instant reculer la barque quand elle approchait du bord.

Après deux fausses manœuvres de ce genre, Laurent parvint à s'accrocher à une forte tige de palmier. Ayant fortement plié celle-ci de son côté, il l'abandonna à sa force d'extension en s'y cramponnant des deux mains et se trouva ainsi balancé au-dessus de la rive. Au moment où il mettait pied à terre, Susse l'attendait déjà au milieu d'un buisson ; la barque s'étant écartée, il avait exécuté un saut qui n'était pas sans danger.

Ils prirent aussitôt la route qui leur parut la plus favorable et le bateau, retranché derrière les hautes rives, put continuer sa route sans encombre, jusqu'à ce qu'il fut rejoint au-delà du village par les deux émissaires noirs.

Un incident avait marqué cette étape ; incident auquel on n'attachait que très peu d'importance, mais dont les conséquences manquèrent d'être funestes.

On se rappelle que Criquet, au moment où le vent lui avait enlevé son chapeau, avait décidé qu'un des compagnons devait lui prêter le sien, quand son tour arriverait d'être en vigie sur le pont.

Ce tour venu, il s'était emparé du chapeau de von Ruff, qui semblait condamné par Criquet à subir toutes ses plaisanteries. Le professeur ne protesta du reste pas pour si peu de chose.

Or, à peine Susse et Laurent avaient-ils été débarqués, que Criquet, faisant virer son hippopotame vers le milieu du cours d'eau, buta de la tête contre une branche d'arbre sauvage s'étendant au-dessus de la rivière. Son chapeau tomba sur le pont, d'où il alla, les rafales aidant, achever sa culbute sur la surface de l'eau, jusqu'à ce qu'il disparut dans un tournoiement sans fin.

Criquet, voulant le rattraper, ne parvint pas à suivre le courant, qui devenait de plus en plus dangereux.

On perdit donc de vue l'incident et on attendit avec patience le retour des deux nègres.

Ceux-ci tardèrent davantage qu'ils ne l'avaient prévu. Quand ils furent de retour, ils firent le récit suivant :

Le village n'était habité que par des négriers, auprès desquels ils durent mettre en œuvre toute leur énergie, pour obtenir le moindre

renseignement. Encore avait-on voulu retenir l'un des deux comme ôtage, en récompense de ce qu'on avait voulu leur dire, et ce fut seulement par la ruse qu'ils parvinrent à échapper aux mains des marchands d'hommes.

Finalement, ils rapportèrent que la rivière coulant par la plaine était le *Loukassi*; le *Louwembi* se trouvait de l'autre côté du lac *Iki*, et ne dépassait pas celui-ci.

En résumé, ce n'était donc qu'un changement de nom : le lac *Iki* étant situé entre deux fleuves : le *Louwembi*, vers le sud, et le *Loukassi*, vers le nord, l'un était comme le prolongement de l'autre. D'où résultait, en dernière analyse, que le confluent vers lequel Henri et ses amis se dirigeaient, et qu'ils croyaient être celui du *Loumani* et du *Louwembi*, était formé par le premier de ceux-ci avec le *Loukassi*.

C'est tout ce que Laurent et Susse étaient parvenus à savoir des négriers méfiants.

Une demi-heure après, le bateau de Criquet entra, non sans efforts, dans les eaux du *Loukassi*.

Dans l'entretemps, les négres de Paul s'avançaient, à marches forcées, vers le même confluent. La même idée travaillait donc les deux voyageurs égarés; ils allaient s'attendre mutuellement au même endroit.

Nmolo soutenait le courage de ses compagnons et par son propre exemple et par des paroles laudatives à leur adresse.

Ils approchaient d'un village.

Paul voulut qu'on s'assurât si la route suivie les conduisait au but désiré.

Il communiqua néanmoins préalablement à Nmolo des appréhensions qu'il avait, relativement à des complications éventuelles qui pourraient provoquer des accidents néfastes.

Nmolo réfléchit longuement, puis il dit :

— Onze fusils font respecter onze braves. Ils font une armée à celui qui ne connaît pas la crainte. Les guerriers de la tribu ne poursuivront pas ceux qui auront su leur inspirer le respect. Maître nous pouvons approcher.

Ces paroles rassurèrent quelque peu le maître; il reprit confiance, se disant qu'après tout il valait mieux prendre le parti qui présentait le plus d'avantages, que de rester plus longtemps dans une alternative pénible. S'il ne s'informait pas, en effet, il pouvait s'égarer; s'il le faisait, il serait peut-être fait prisonnier; dans les deux cas il pouvait trouver la mort.

Le village en question se trouvait maintenant devant eux, à peu de distance du lac Iki. Il y avait au moins trois cents cases.

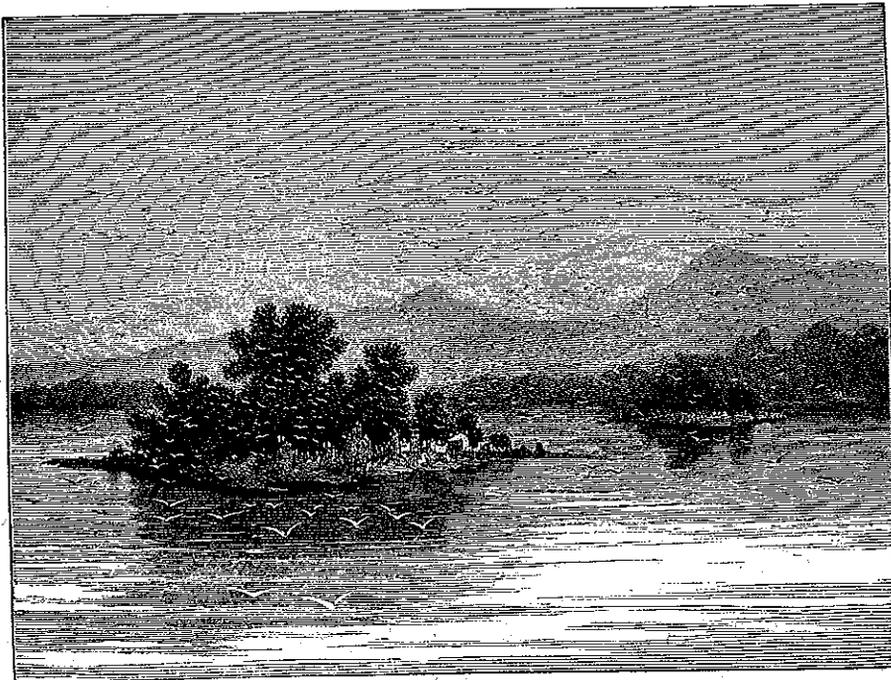
La petite troupe s'arrêta à portée de voix de la première hutte.

Nmolo cria :

— On demande passage et quelques dons de l'esprit.

Un nègre se présenta immédiatement, demandant par quels dédommagements les étrangers espéraient « *ouvrir la bouche du roi* »

— Va dire au Roi, répondit Paul, que nous ne voulons en aucun point méconnaître ses droits; que nous sommes respectueux de ses



UN ILOT FLOTTANT S'AVANÇAIT EN LIGNE DROITE. (P. 515.)

pouvoirs; mais que, victimes de dangereux bandits, nous n'avons absolument rien à lui donner. Du reste, nous ne demandons ni vivres ni droit de chasse. Nous ne désirons que savoir si cette rivière va se jeter dans le Loumani.

Le nègre, vu l'absence de cadeau pour le messager du roi, s'était assis, ne voulant plus rien dire.

Il appela ses frères du village aux armes et bientôt la petite caravane se trouva entourée par la tribu menaçante.

L'instant était critique.

— Bas les arcs ! cria-t-il aux guerriers insolents, je ne viens point ici en ennemi. Je suis dans l'impossibilité de payer, puisque je suis un guerrier et non un marchand. Mais, je suis aussi capable de me défendre et de faire payer cher l'insolence des hommes qui se croient braves parce qu'ils savent crier fort.

Ces paroles firent très peu d'effet sur les nègres. Nmolo savait qu'il en serait ainsi ; il demanda à parler.

— Hommes ! cria-t-il alors, où donc avez-vous placé vos yeux ? Vous ne regardez pas nos armes et ne voyez que les vôtres. Vous n'êtes point sages ; vous devriez penser que onze hommes ne se présentent pas dans un village, sans être certains de pouvoir y obtenir ce qu'ils désirent. Nous aurions pu éviter de venir ici ; si nous y venons, c'est que nous sommes assez forts pour y venir. Pensez en vous-mêmes. Si vous continuez à crier comme les animaux que vous abattez de vos flèches, nous ferons parler ces objets que le blanc fétiche nous a donnés pour combattre l'esprit mauvais, ajouta-t-il en montrant son fusil, que les nègres contemplaient avec une curiosité méfiante.

Mais une partie des villageois, s'enhardissant bientôt, vint former un cercle autour des compagnons du blanc.

— Nous demandons des renseignements, reprit Nmolo, qui ne coûtent rien à donner. Nous les demandons parce que nous ne sommes point méchants, parce que nous ne voulons point détruire votre village, dont nous aurions pu faire ce que nous aurions voulu ; mais vous, qui n'avez que des arcs et des massues, vous ne pouvez lutter contre nos armes, qui répandront le feu et renverseront vos huttes.

L'imperturbable confiance de Nmolo avait décontenancé les nègres ; plus craintifs que convaincus, ils consentirent enfin à révéler le nom et le cours de la rivière qui s'étendait devant eux, et indiquèrent la route que la caravane devait suivre ; mais ils exigèrent en retour qu'ils sortissent immédiatement du pays. Dès qu'ils virent les étrangers s'éloigner, ils commencèrent une danse sauvage, après laquelle, poussant soudain des hurlements plaintifs, ils lancèrent une nuée de flèches dans la direction que les blancs avaient prise.

Comme ils se rapprochaient :

— Feu ! commanda Nmolo, qui avait par un signe fait apprêter ses hommes.

Ils furent du coup mis en fuite. Onze corps s'abattirent lourdement sur le sol.

Les compagnons de Paul s'élançèrent; ils trouvèrent parmi les victimes une femme qui respirait encore.

Ils la recueillirent et la chargèrent sur un brancard provisoire, préparé à la hâte, pendant que les villageois se sauvaient, et reprirent la route qu'on leur avait dit mener au Louwembi.

Pendant que Paul croyait ainsi prendre la même direction que ses amis, ceux-ci longeaient déjà la rive gauche du Loukassi.

Criquet rageait, pestait à part soi. Son bateau n'était plus qu'un inepte sabot; il n'obéissait que peu ou point à la machine.

Le gouvernail était devenu inutile. C'était surtout pendant les dernières heures que le mal était devenu intense. L'hippopotame résistait à peine au courant, dirigé ici en sens contraire, et reculait plutôt qu'il n'avancait.

Tant qu'il ne s'était agi que de descendre le Loumani, tout avait marché à merveille, mais déjà dès les premiers moments où l'embarcation se trouva dans les eaux de l'affluent, les difficultés s'étaient présentées en grand nombre.

Finalement, à force de patience et d'efforts, nos voyageurs étaient parvenus à faire une vingtaine de kilomètres, en côtoyant les rives, où le courant était moins fort, quand la végétation même qui recouvrait les bords de l'affluent, les força à se rapprocher du milieu du fleuve. Braver plus longtemps le courant devenait chose impossible.

L'eau était trouble, elle chassait avec force devant elle une quantité considérable de débris arrachés aux deux côtes.

Henri vint alors prier Criquet d'atterrir au plus tôt.

Celui-ci s'apprêtait à exécuter la manœuvre, quand le mot : perdus! vint soudain éclater sur les lèvres de tous les voyageurs, réunis sur le pont : trop tard! nous sommes perdus!

Le bateau recula au même instant avec une rapidité invincible : un îlot flottant s'avancait en ligne droite et chassait les eaux devant lui avec force.

Cet îlot, mesurant plusieurs ares, était un immense bloc de terre arraché sans doute à quelque rive lointaine. Des plantes et des herbes de tout genre le recouvraient, c'était comme un petit bois.

Trop tard!... Trop tard pour atterrir; trop tard aussi pour faire des observations à Criquet, dont la légèreté et le caractère insouciant venaient de jeter involontairement la vie de tous à la merci des flots!

« Trop tard! nous sommes perdus! » C'étaient les seuls mots qui avaient été prononcés depuis l'instant où l'on avait vu le danger s'approcher.

Criquet était pâle, d'angoisse et de regrets. La vue de ces malheureux qui allaient peut-être se trouver engloutis par sa faute, lui faisait mal au cœur.

« Trop tard ! nous sommes perdus ! » Oh, comme ces mots résonnaient, terribles, à ses oreilles ! Comme il eût voulu lui-même se sacrifier pour tous à présent, lui, qui avait tant sacrifié à ses lubies sans fin !

— Perdus ! se disait-il, et cela après tant de peines, après tant de privations ! perdus ! après des souffrances et des douleurs sans nombre ! Perdus, Henri et Catherine, au moment où le bonheur était prêt à se jeter dans leurs bras ! perdus, les deux nègres, qui allaient goûter enfin les bienfaits de leur délivrance ! perdu, le savant von Ruff, à qui j'ai causé tant de déboires ! perdu, moi !... trop tard ! nous sommes perdus !

Pour la première fois de sa vie peut-être, Criquet pleurait. A ce sentiment de vive componction s'en mêlait un second : le dépit. L'ilot approchait ; Criquet eut un transport de fureur : se ruant sur le gouvernail, il essaya, dans un effort désespéré et surhumain, de faire dévier l'embarcation et n'y réussit point.

Arrachant alors la perche qui servait de gouvernail, il tâcha de regagner le bord en appuyant cette perche contre l'ilot qui passait ; un choc se fit sentir. Les deux nègres lui vinrent en aide : peines inutiles ! il était bien réellement trop tard !

Au même instant un second choc, plus violent, se produisit ; c'était l'ilot qui, chassé en ligne droite au tournant de la rive, près de l'endroit où les eaux du Loukassi confluaient dans celles du Loumani, allait se briser contre la rive opposée, entraînant dans sa course l'hippopotame de Criquet. Le bateau fut littéralement broyé.

Au même instant tout l'équipage disparut.

Criquet fut le premier sauvé ; croyant rencontrer ses compagnons sur la rive, il ne vit que von Ruff qui s'accrochait aux ajoncs. Il s'élança d'abord à son secours.

Au même instant retentit un cri désespéré : Henri, tenant Catherine par la main, sentant ses forces paralysées, venait de disparaître.

Criquet plongea de nouveau ; les deux nègres, qui avaient sauté du bateau sur l'ilot et de là sur la rive, accoururent en même temps et se jetèrent à l'eau pour secourir leurs maîtres.

Criquet remonta enfin à la surface, traînant derrière lui un double fardeau, qu'il parvenait à soutenir par un effort suprême, pendant

qu'il s'efforçait d'arriver à bord. Au moment où il atteignait presque au but, il sentit ses forces défaillir, et allait infailliblement périr avec ceux qu'il voulait sauver, n'eût été que von Ruff, qui ne savait pas nager, entrant dans l'eau jusqu'à la gorge, lui tendit la perche qui avait servi de gouvernail au bateau-hippopotame, tandis que les nègres s'emparaient, l'un d'Henri, l'autre de Catherine.

Ces derniers avaient perdu connaissance.

La contrée dans laquelle ils se trouvaient en ce moment était déserte. Ni village, ni hutte à l'horizon ; un bois épais interceptait la vue vers le nord. Devant et sur le côté il n'y avait que de l'eau. Les naufragés pouvaient donc se soigner ici sans danger d'être découverts par des nègres, car derrière le bois existait une vaste plaine marécageuse rendant l'accès impossible de ce côté.

Criquet et von Ruff se mirent en demeure de prodiguer les premiers soins au comte de Simo et à la sœur de Paul. Ce fut un moment délicieux et touchant, celui où ces deux cœurs, consacrés l'un à l'autre jusqu'à périr ensemble, se reconnurent et adressèrent à leurs sauveteurs le premier regard de la reconnaissance.

Susse et Laurent se rendirent à la hâte dans le bois, afin d'y chercher de quoi dresser une case et y disposer des couches.

Après l'on songea à se réconforter. On n'avait rien, les dernières munitions renfermées dans le bateau étaient perdues ; à peine Henri avait-il eu le temps, au moment où la catastrophe s'était produite, de jeter son fusil sur la rive. Outre un revolver et une gourde renfermant de la poudre, qu'Henri portait à la ceinture, c'était le seul bien qui leur restât. La poudre était demeurée intacte.

Dix jours se passèrent dans une attente cruelle. Catherine était demeurée souffrante ; les dernières émotions avaient ébranlé sa santé. Le bain inopiné que l'îlot destructeur lui avait fait prendre, avait manqué lui être fatal.

Ses amis dévoués se consacrèrent tout entiers à lui prodiguer les soins que réclamait son état. Henri s'acquittait dignement de cette pénible mission auprès de sa fiancée : il la consolait et lui faisait naître l'espoir de revoir bientôt Paul. Dans quelques jours il serait ici, disait-il ; elle pourrait presser son frère dans ses bras.

Criquet, lui aussi, se dévouait. Depuis la grande catastrophe à laquelle ils avaient tous si heureusement échappé, un nuage semblait flotter dans son esprit, il était devenu morose. Allait-il enfin, pour employer un terme vulgaire, devenir homme sérieux ? Quel était ce

mystère? Quel nouveau projet échafaudait-il peut-être? Était-ce le regret du pays? le remords?

Oui, c'était tout cela et bientôt il ne s'en cacha plus. Voyant Catherine abattue et ses amis en face de la misère profonde qui allait bientôt les accabler dans cette contrée déserte, où les ressources étaient difficiles à trouver, il s'était souvenu de sa vie antérieure; il regrettait sa légèreté première, ses jeux du passé, et se faisait des reproches amers, qu'il exprimait tout haut.

On ne lui en voulait point cependant; von Ruff se flattait intérieurement du changement moral qui s'opérait en son élève; Henri lui-même, qui, au moment où le bateau allait se briser contre la rive, au confluent, lui avait crié dans un moment d'exaspération soudaine causée par la vue du malheur prochain: Criquet, voilà où nous mènent tes gamineries continuelles! Henri lui avait donné la main et lui avait dit: Tu n'es point si coupable; n'était-ce point pour Paul que tu faisais tout cela? n'était-ce point pour nous que tu t'ingéniais dans tes inventions constantes? Et nous, nous t'avons laissé faire! et nous, nous avons accepté ton dévouement, qui était sans bornes, comme il était sans calcul!

C'était la réconciliation, le pardon; Criquet le sentit et s'en réjouit ostensiblement, mais il n'était pas consolé.

Pendant les vivres leur manquaient absolument. La contrée était stérile; elle était en outre dangereuse. A peine s'éjournaient-ils depuis deux heures en cet endroit, qu'une inondation s'était produite et les avait forcés de déplacer leur campement. Ils s'étaient enfoncés dans la clairière du bois. Catherine commençait à éprouver les premières suites de ses fatigues, on ne pouvait la transporter pour pousser plus en avant. Où d'ailleurs eût-on fui? Les moyens leur faisaient défaut pour s'embarquer à nouveau et rebrousser chemin, à la rencontre de Paul peut-être; ils pouvaient de plus, en suivant cette voie, tomber au milieu d'ennemis cannibales. Par contre, s'ils restaient en cet endroit, n'avaient-ils pas à craindre que de nouvelles inondations vinssent réunir en un immense lac le bois et les marécages qui se trouvaient de l'autre côté?

Enfin ils avaient à redouter aussi les bêtes féroces, dont ils entendaient parfois les mugissements lointains. Celles-ci abondaient près de la plaine marécageuse et pouvaient bientôt les découvrir dans leur course vagabonde.

Comment se défendre contre elles? avaient-ils même de quoi se

prémunir? Il leur restait, nous l'avons déjà dit, pour tout moyen de résistance le fusil qu'Henri avait pu sauver du naufrage, un revolver et une petite quantité de poudre.

C'était assez pour des hommes courageux.

On avait résolu d'attendre. Le dénûment se faisant sentir, Criquet résolut de tenter un dernier moyen. Il se dirigea, faible et se soutenant à peine, en proie à la faim dévorante, le long des rives du Loukassi, dans le but de pêcher. Il n'avait ni ligne ni filet. Après quelque cent mètres de marche, il se trouva en face d'immenses broussailles, formées d'une grande quantité d'ajoncs et de graminées résistantes.

A l'aide d'un de ces arbrisseaux et d'une feuille de laïche, dont il se prépara le fil nécessaire, il se procura une ligne. Un fragment durci de la feuille lui servit de harpon et des vers de terre dont il ne connaissait pas la nature formèrent la proie qui devait allécher le poisson.

Sa tentative réussit ; une heure plus tard, ses amis se réunissaient tous sur le gazon, pour prendre un repas, où la faim, remplaçait tout ce que nos mets d'Europe peuvent présenter de délices aux palais civilisés. Un foyer avait été improvisé à l'instant, avec du bois mort recueilli par les nègres. Du silex avait servi à faire jaillir les flammes.

Après le repas on s'adonna quelques moments à la sieste, afin de favoriser le prompt retour des forces perdues, puis Susse et Laurent décidèrent de procéder à l'exploration des lieux.

Ils se mirent donc en route, emportant chacun, pour leur défense éventuelle, une lourde massue. Qu'on ne se méprenne point néanmoins sur le sens de ce mot ; si nous disons qu'ils s'étaient munis d'une massue, c'est à cause de sa forme. Dans la clairière ils avaient en effet découvert des arbres aux branches pendantes comme celles du saule pleureur de notre flore, mais d'une épaisseur beaucoup plus considérable, principalement à leur base. Au moyen d'un couteau retrouvé dans l'habit de Criquet, et qu'ils avaient transformé en une sorte de scie, en l'émoissant sur une pierre, ils étaient parvenus à la longue à se procurer quelques-uns de ces marteaux improvisés.

A leur retour les deux nègres rapportèrent les détails que nous avons donnés plus haut sur la topographie de la contrée.

Ils se mirent ensuite en demeure de construire un retranchement derrière lequel ils pussent se mettre à l'abri contre toute attaque des bêtes fauves. Avec de la terre amassée à la hâte, ils construisirent une sorte de mur de clôture autour d'un endroit plus élevé et bien sec, entouré de toutes parts par des arbres touffus, de sorte qu'ils

ne pouvaient être aperçus que du côté du confluent. Le tout fut recouvert d'un toit en graminées, pour se garantir contre les pluies intermittentes et les ardeurs du soleil.

La nuit venue, Henri voulut demeurer seul en sentinelle à l'entrée de la tente improvisée. Il s'était muni à cet effet de ses armes.

Susse et Laurent reposaient d'ailleurs non loin de lui, de manière à pouvoir se rendre immédiatement à tout appel de leur maître. Ils l'avaient voulu ainsi; au cas où des nègres viendraient les attaquer, ils pourraient, de la sorte, empêcher ceux-ci de supposer la présence de blancs, en se présentant immédiatement eux-mêmes. La construction d'une sorte de guérite avait à cet effet été préconisée par von Ruff; le soir étant trop avancé, Henri avait dû ordonner la remise de ce travail au lendemain.

Le savant et Criquet reposaient au fond de la tente, à droite et à gauche d'un compartiment préparé spécialement pour Catherine.

Les couchés consistaient en un mélange d'herbes et de mousse rassemblées hâtivement et séchées auprès du foyer.

Tous avaient à leur droite une de ces énormes massues que nous avons déjà vues entre les mains des deux nègres.

Le lendemain matin, ceux-ci procédèrent à l'établissement de la guérite prémentionnée et d'une cloison formée de joncs cueillis aux bords de la rivière, et permettant, par des intervalles laissés à cet effet, d'examiner, sans être vu de l'extérieur, le coude que formait le Loukassi en cet endroit.

Dans l'entretemps von Ruff s'était mis en demeure de rendre potable, en filtrant sur du charbon de bois provenant du foyer de la veille, une certaine quantité d'eau du fleuve qu'il avait puisée dans une cornue, consistant en une courge vide qu'il s'était procurée.

Du poisson tenu en réserve par Criquet fut utilisé, en attendant qu'une nouvelle provision eut été recueillie.

La fin du jour arriva sans qu'aucun incident fâcheux ne vint troubler cette paisible retraite.

Les heures s'étaient écoulées rapidement, en soins donnés à Catherine et en améliorations continues apportées au campement.

Trois jours se passèrent ainsi, après lesquels Criquet, parti pour faire sa pêche habituelle, vint soudain avertir Henri qu'un nègre se dirigeait de leur côté, armé d'un arc et d'un carquois.

En remontant la côte, dans la direction du sud, il s'était en effet vu surpris par une voix inconnue, qui poussait des cris sauvages et inarticulés.

Il s'était retourné anxieux, mais n'avait rien vu d'abord. S'approchant alors de l'endroit d'où venait le bruit, il s'était débarrassé de sa chaussure, et, posant le pied sur des pierres dispersées çà et là, il avait avancé la tête au-dessus d'un buisson touffu. Mollement étendu sur de longues herbes amassées en guise de couche, un indigène occupait ses loisirs à considérer le cours de l'eau, tout en poussant des cris de satisfaction.

Il s'enfuit ensuite à toutes jambes, sans avoir été aperçu par le nègre.

Quand Criquet eut achevé son récit, Susse et Laurent partirent



ILS AMÈNÈRENT UN CANOT ET ALLÈRENT EXPLORER L'AUTRE BORD. (P. 527.)

dans la direction indiquée, emportant leurs massues et le revolver d'Henri.

Au moment où ils dépassèrent le buisson où se trouvait l'homme noir, celui-ci bondit et, furieux sans doute d'avoir été troublé dans son repos, voulut tendre son arc. Deux bras fermes le saisirent. Plus excité encore par cette opposition, il voulut mordre ses adversaires. Ceux-ci, croyant avoir affaire à un cannibale, ne le lâchèrent point. Susse, levant le revolver du comte de Simo, en déchargea un coup qui faillit faire tomber de surprise le nègre à la renverse. Celui-ci s'était, jusque-là, obstiné à ne pas répondre aux questions qui lui avaient été posées ;

épouvanté et assourdi par le bruit de la détonation, il cria alors à merci, leur offrant tout ce qu'il possédait en échange de la vie. Ses yeux fixaient toujours le canon de cette arme terrible d'où était sorti le feu. Susse, sans répondre, fit feu une seconde fois, et exigea ensuite qu'il leur cédât son arc et ses flèches en échange de sa mise en liberté.

Tremblant, il se rendit à leurs menaces, mais, disant qu'il se trouvait ici sur une terre de la tribu dont il était le chef suprême, il voulut avoir, en guise de compensation, les objets rares que Susse et Laurent tenaient à la main. Il désignait leurs massues.

Il pourrait sembler étrange que ces objets pussent tenter la convoitise du nègre. L'explication de ce fait doit se trouver en des dessins caractéristiques dont Criquet les avait ornées. Pour occuper ses heures perdues, et mettant à profit quelques notions de l'art de la ciselure, il avait d'abord dégarni les massues de leur écorce supérieure ; de cette manière une couche de bois d'un brun foncé se trouvait mise à jour ; faisant ensuite dans celle-ci quelques entailles à l'aide de son couteau transformé en scie, il avait dessiné sur la tête des massues un astre différent pour chacune.

Susse et Laurent accédèrent avec empressement aux désirs de l'indigène et lui rendirent la liberté. Ce furent alors de la part de ce dernier des exclamations sans fin, des démonstrations de joie continuelles.

Il voulut les entraîner jusque dans sa tribu, qui se trouvait là-bas, dit-il, par-delà le lac Iki. Il les y aurait présentés à ses sujets, qui leur auraient donné tout ce qu'ils désireraient.

Les serviteurs d'Henri lui demandèrent alors vers quel endroit il dirigeait ses pas. Il répondit qu'il était venu dans cette contrée, dans le but de chercher, près du bois situé au confluent du Loukassi et du Loumani, un endroit propice à l'établissement d'une nouvelle tribu, dont son fils serait le chef.

Il lui fut répondu que la forêt était inabordable du côté du nord, sujette aux inondations et remplie d'animaux cruels et dévastateurs. Bref, Susse et Laurent firent en sorte qu'il préféra retourner dans sa tribu que de s'exposer dans une exploration dangereuse. Ils firent semblant, afin de déjouer toute piste, de devoir se rendre dans un village voisin, situé sur le Loumani, firent route quelque temps avec lui et l'abandonnèrent enfin, après s'être assurés encore une fois qu'il ne se dirigeait pas vers leur nouvelle retraite.

Ce jeu eut un heureux résultat. En effet, avant de les quitter, le

chef nègre leur conseilla la plus grande prudence, parce que là, disait-il, se trouvaient des négriers qui avaient voulu envahir sa tribu.

Quand ils l'eurent perdu de vue, ils s'écartèrent de la route qu'ils avaient feint de suivre, pour reprendre les côtes du Loukassi, et regagnèrent enfin le bois où se trouvaient leurs compagnons.

On les y attendait avec impatience ; leur absence avait duré trois heures.

Le récit de leur entrevue avec le chef indigène causa une émotion facile à comprendre ; celle qu'eux-mêmes avaient ressentie quand celui-ci avait parlé des négriers qui avaient voulu dévaster son territoire.

Ainsi donc, des négriers étaient leurs plus proches voisins ! Paul n'était-il pas leur captif ? et eux-mêmes n'allaient-ils pas bientôt l'être ? Ils étaient sans défense et presque sans nourriture et mille dangers les entouraient ! Ils ne pouvaient songer pourtant à se déplacer de nouveau, car si Paul venait de ce côté et ne les trouvait plus, n'aurait-il pu prendre une fausse route ? Par où d'ailleurs se diriger eux-mêmes ?

Mille questions se présentèrent ainsi devant leur imagination soucieuse ; il fut résolu seulement que dès le lendemain, la pêche serait faite par un des nègres, tandis que l'autre parcourrait le pays avoisinant.

LXXI

ATALE DÉCOUVERIE

Henri de Simo et ses amis en étaient au neuvième jour de leur retraite dans le bois. La décision prise trois jours auparavant devait leur valoir de nouvelles surprises, nous dirions mieux : de nouveaux dangers.

Une découverte importante venait en effet d'être opérée par Susse. Celui-ci, ayant accompagné Laurent au sixième jours, avait poussé plus loin dans la contrée et n'était revenu que le surlendemain, au soir. Son retour fut causé à la fois d'une grande joie et d'une grande inquiétude. Il rapportait le chapeau de von Ruff.

Le simple fait de la perte de ce chapeau par Criquet dans la